## Essai sur la psychologie de la femme chez Schopenhauer.

Von André Fauconnet (Paris).

Et plus ou moins la femme est toujours Dalila. (Vigny, La colère de Samson.)

Chacun sait que Schopenhauer a médit des femmes; on aime à citer ses aphorismes, ses maximes parfois brutales, toujours caustiques, souvent fines et spirituelles. Aussi bien faut-il avouer qu'il a, dans ce genre, autant de modèles que d'imitateurs; les mots satiriques de cet ordre abondent dans la littérature qui s'est plu à traduire toutes les nuances de l'hostilité et du mépris, depuis les colères du vieil Euripide jusqu'au sourire de M. Bergeret. Qu'est-ce donc qui distingue Schopenhauer dans la foule des écrivains contempteurs déclarés du beau sexe?

Son originalité est de n'avoir pas cédé en écrivant aux désillusions d'une heure de tristesse, aux rancœurs d'un instant de dépit, mais à une conviction profonde, aboutissant logique de sa philosophie tout entière. Bref, il n'est pas misogyne par boutade, mais par système.

Au demeurant, on chercherait vainement dans ses œuvres une "théorie de la femme" sous forme de dissertation achevée. Des remarques sans lien apparent, des sentences éparses, voilà ce qu'il nous livre. Et pourtant chacun de ces mots évoque une vision de la femme moderne, d'un coloris intense, d'une effrayante sincérité. C'est que, si le temps lui a manqué, comme il le dit lui-même, pour faire

en tous points de l'ébauche une œuvre, du moins y a-t-il sous chacune de ses pensées, sous chacune de ses attaques, si capricieuses, si fragmentaires soient-elles dans la forme, une systématisation virtuelle, une unité latente qu'il s'agit pourtant d'apercevoir et de dégager. C'est cette tâche que le philosophe sait imposer à son lecteur, c'est d'elle que je voudrais chercher à m'acquitter dans les pages suivantes.

Il importe tout d'abord de rappeler brièvement dans quel sens est orientée la doctrine de Schopenhauer. Le vouloir est pour lui le fond de l'être. Nous ne l'atteignons pas par un effort de notre intelligence; le sens interne nous révèle sa nature. Cette intuition qui n'a rien de la clarté d'un concept est pourtant la connaissance la plus profonde à laquelle il nous soit donné d'atteindre. Que nous dit-elle du mystère de la volonté? Elle nous dit que le vouloir est une force obscure, infinie, une tendance aveugle à perpétuer la vie, c'est-à-dire le besoin insatiable, l'éternelle souffrance. Et la nature sacrifie sans pitié les individus au vouloir vivre qui l'anime, aux intérêts de l'espèce dont la perpétuité seule importe.

Pour nous asservir elle dispose de deux armes: l'instinct sexuel et l'amour. La passion charnelle sous sa forme la plus brutale a déjà, de par son intensité même, quelque chose d'immense. Elle n'est autre chose que le vouloir vivre infini de l'espèce condensé, enserré dans le cœur d'un mortel. Faut-il dès lors s'étonner que sous l'effort de cette poussée le cœur humain se brise, l'égoïsme lui-même, si puissant soit-il, recule un instant. Une créature d'élite vient-elle à se révolter, la nature se fait ensorceleuse. Elle renonce à la force, elle a recours au charme. Admirable symbole que celui du philtre d'amour dans la légende de Tristan. Le breuvage magique irrésistible et enivrant, c'est l'amour. L'homme c'est la victime. Et la femme? Elle est l'échanson de la nature, de la mystérieuse et implacable enchanteresse, avant d'être victime à son tour!

L'œuvre de séduction imposée par la nature à la femme lui enlève toute indépendance: sa défaite même est en effet la condition de sa victoire et sa faiblesse fait sa force. Inspirer à l'homme le désir ou l'amour, arracher à son égoïsme une concession, voilà le triomphe qu'elle achète d'une continuelle servitude. Pourquoi cela? Parce que telle est la nature du vouloir, parce que la vie individuelle n'est rien et que la survie de l'individu, c'est-à-dire la vie éternelle de l'espèce, est tout. Principe aveugle, loi inéluctable qui ne s'explique, ni ne se justifie, mais qui "est".

— A la lumière de cette idée directrice, tous les détails, toutes les particularités du caractère de la femme vont se coordonner, s'expliquer à nos yeux.

C'est tout d'abord l'organisme féminin qui exprime, incarne la loi abstraite sous forme concrète et vivante. Un court printemps, un court été, un long automne; voilà en somme la vie d'une femme. Que dira notre auteur de la plus belle saison, du printemps? Illusion qui nous montre la nature attendrie et prodigue! Elle n'est toujours et partout qu'une expression brutale du vouloir-vivre égoïste: l'intérêt bien entendu, l'économie est sa loi. "L'épanouissement de la jeune fille, chanté par les poètes, n'est qu'un coup de théâtre savamment ménagé par la nature pour éblouir l'imagination de l'homme et l'amener à conclure un contrat désavantageux." Au moment de se résoudre à une union durable, si l'homme avait une claire conscience des lourdes tâches qui vont lui incomber, dans la majorité des cas, il reculerait. Appréciées avec sang-froid, les courtes jouissances que procure l'amour ne suffiraient pas à forcer son consentement. La femme a donc plus à craindre qu'à espérer de la froide raison; impuissante à convaincre, elle cherchera à enivrer. Pour y parvenir il lui fallait un aphrodisiaque. Voilà pourquoi la nature lui a dévolu une éphémère beauté. Mais celle-ci est si peu là pour ellemême qu'elle se fane dès qu'elle a cessé d'être utile.

n'est donc pas un vain luxe, un ornement de la vie terrestre, mais une nouvelle et puissante expression du vouloir vivre. Voyez la fourmi, dit Schopenhauer, "aussitôt fécondée elle perd ses ailes". Ainsi la maternité précède de bien peu pour la femme le déclin. Si les poètes se sont plu d'ordinaire à exalter la vie luxuriante de l'été, c'est qu'ils ont été dupes de leur enthousiasme. Ils parlent du faste de la nature, chantent sa munificence; à ceux qui savent l'interroger et la comprendre elle répond:

On me dit une mère, et je suis une tombe, Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe, Mon printemps ne sent pas vos adorations.

(Vigny, La maison du Berger.)

Ce "printemps adoré" n'est là, en effet, que pour faciliter l'œuvre mauvaise et douloureuse, l'œuvre de souffrance et de vie.

Plus vite la beauté s'envole et plus la femme s'acharnera à la faire valoir. Pour cela tous les artifices, toutes les concessions au goût du temps lui seront bons. Ainsi se constitue tacitement, dans l'humanité, cet art de plaire, cette technique de la séduction adaptée aux exigences d'une société, d'un milieu, d'un siècle: la coquetterie.

A voir ce désir de plaire, cet amour de la parure, les orateurs sacrés se sont irrités. Ils ont flétri le siècle et ses turpitudes; ils l'ont opposé à leur idéal. Et leur colère n'est pas sans éloquence, leur courroux n'est pas sans grandeur. Quant aux écrivains moralistes les uns ont souri avec tristesse et dédain, les autres avec indulgence. Schopenhauer se distingue nettement, et des uns et des autres.

Lorsque nous lisons dans les *Parerga*: "la parure, la danse, tout ce qui fait valoir la grâce, voilà ce qu'il y a de vraiment sérieux pour la femme, le reste est une bagatelle", — il faut bien se garder d'interpréter ces paroles comme un trait de satire. Railleuses, elles deviennent banales. L'ironie fait d'elles un lieu commun. Dites avec tristesse par un

pessimiste convaincu, elles prennent un sens original. Rendre la femme ridicule, prononcer sur elle l'anathème, serait puéril aux veux de Schopenhauer. Vaines satires, vain courroux! Il exige par contre que le penseur ait le courage de constater, d'approfondir, de généraliser ensuite. Si l'on débutait par là, que de paroles oiseuses on se serait évitées! porter la critique sur des détails, voilà la grande illusion des moralistes. Quoiqu'ils se disent parfois désabusés, ils croient au bien, puisqu'ils souhaitent le meilleur. raillez la recherche qui règne dans cette parure, vous traitez d'affectée cette grâce d'emprunt. Vous voudriez la femme autre qu'elle n'est; c'est donc qu'elle vous tient à cœur, que vous gardez l'espoir de trouver en elle votre idéal. fond cette réalité mauvaise que vous vous plaisez à embellir, revit dans votre rêve. Votre aspiration vers la beauté est empoisonnée dans sa source. C'est la femme qui est, en dépit de vous-même, l'origine de votre désir. Vous la blâmez, et vous êtes sa dupe. Exhortations, blâmes, malédictions, attaques, trahissent l'espérance d'améliorer, partant la confiance. Ne vaudrait-il pas mieux reconnaître que, fidèle à sa mission, la femme est coquette de par la destinée même, irrémédiablement. S'il est apitoyé par la douleur, le philosophe pessimiste n'a pas de colère pour la folle gaieté. A la pensée que le rire des jeunes filles, si joyeusement sonore, a pour cause dernière la loi de souffrance, il se résigne . . . ému d'une douce compassion: "Ridete, puellae, ridete!"

On dira qu'ennemi du sermon comme du pamphlet, Schopenhauer ne laisse pas de se montrer ému pourtant et émouvant plus qu'il ne le voudrait. Observateur indifférent, témoin impassible, l'est-il toujours? Ne ressemble-t-il pas plutôt à l'anatomiste qui, voulant disséquer le cadavre d'un être cher, sentirait malgré lui le scalpel trembler dans sa main? . . . Renonçant à développer ici une critique assez facile, nous essayerons plutôt de montrer par un effort de

sympathie ce qu'a d'original, dans un pareil sujet, la rigoureuse logique que manifeste la pensée de Schopenhauer.

Dans un passage de la plus haute importance, trop peu remarqué par la critique, l'auteur déclare que la femme l'emporte sur l'homme par les facultés intuitives. part il répète à plusieurs reprises que les hommes seuls sont capables de cette "intuition par excellence", qu'on appelle génie. Comment concilier ces affirmations à première vue nettement contradictoires? Les uns se bornent constater le paralogisme qui, disent-ils, n'est pas rare dans le système de Schopenhauer. D'autres rappellent que la terminologie technique de l'auteur est flottante et proposent de distinguer deux sens très différents du mot Intuition. Une troisième solution pourtant est possible qui, tout en rendant pleinement compte des textes en présence, jette un jour nouveau sur la théorie qui nous occupe. La voici en quelques mots:

Nos représentations se répartissent en deux classes: les unes sont intuitives, les autres abstraites. Les premières sont fournies par l'entendement, les secondes sont élaborées par la raison. L'entendement intuitif est commun à l'homme et à l'animal. Les représentations abstraites et la raison appartiennent au contraire exclusivement à l'homme. Cela posé, il importe de remarquer que l'intuition est à la fois l'élément premier, indéfectible, indispensable de notre connaissance et ce qu'il y a de plus animal, de moins spécifiquement humain dans notre intelligence. En formant et en élaborant ces concepts "ce papier-monnaie de la pensée", la raison est à la fois l'origine de l'erreur et de la science humaines. Elle permet la généralisation, partant le langage, dont l'animal est incapable; mais, d'autre part, en nous faisant oublier parfois que l'intuition est toute la réalité du concept, elle nous porte au respect des abstractions vides, Les données de l'intuition animale sont à au psittacisme. la fois plus sûres, et infiniment moins amples. De plus l'intuition de la bête est toute au service de son égoïsme. La science, au contraire, à mesure qu'elle s'éloigne du réel, apprend à l'homme l'indifférence au résultat immédiat, lui fait sentir le prix du désintéressement. Un jour viendra où le chercheur, apercevant, s'il est philosophe, ce que ses abstractions ont de factice, reviendra à l'intuition, ne gardant de la science que l'horreur de l'égoïsme, fort seulement d'une grande leçon d'humanité. Cette intuition nouvelle, que Schopenhauer nomme géniale et révélatrice de l'Être, a ce double caractère d'être particulière, concrète et sûre comme la connaissance de l'animal et dégagée de l'égoïsme comme celle du savant. Elle est plus désintéressée que l'effort scientifique, plus impeccable que l'instinct. Aussi est-elle la synthèse suprême, le miracle par excellence.

Mais dès lors on conçoit sans peine que la femme puisse être une créature d'intuition et manquer pourtant de génie. En se nuançant, l'analyse précédente va peu à peu résoudre la contradiction qu'il est également difficile d'admettre et de pallier.

"Personne", a dit Vauvenargues, "n'est sujet à plus de fautes que ceux qui agissent par réflexion". Cette formule traduit à merveille la pensée de Schopenhauer. Si l'homme a, moins que la femme, le tact de certaines situations, si ses distractions deviennent dans la pratique de véritables balourdises, c'est que, vivant dans le domaine des abstractions, il est à la fois plus préoccupé de conformer chacun de ses actes à des principes généraux, et moins capable de se plier aux exigences souvent contradictoires d'une situation complexe, de percevoir les mille nuances de la réalité mouvante. L'activité généralisatrice de sa pensée donne d'ordinaire à sa conduite je ne sais quoi de guindé. Ses gestes ont la raideur d'une déduction; ceux de la femme ont la souplesse de cette vie de convention aussi nuancée que frivole, aussi variée qu'insaisissable. Comparez l'homme du monde au savant et vous aurez une image affaiblie de ce qui distingue le tact féminin de l'intelligence virile.

Est-ce à dire que la raison fasse totalement défaut à la femme? Nullement; car elle cesserait alors de se distinguer de l'animal. Mais cette raison, qui n'atteint chez l'homme son plein développement que vers la vingt-huitième année, qui, chez la femme, au contraire, se fixe vers la dix-huitième, est chez elle beaucoup plus débile. Cette maturité précoce lui vaut une perpétuelle enfance. "La femme, dit Schopenhauer, est affligée d'une myopie intellectuelle qui lui permet par une sorte d'intuition de voir d'une façon pénétrante les choses prochaines, mais lui coupe, par contre, toute perspective sur un horizon lointain. Partant, tout ce qui n'est pas immédiat, le passé et l'avenir agissent plus faiblement sur elles que sur nous. D'où leur prodigalité qui touche Mais cette débilité de la raison parfois à la démence. emporte, comme nous l'avons vu, des avantages; elle affine leur sens du réel, peut les rendre capables d'une véritable divination. C'est pourquoi les Germains avaient raison de faire appel dans les circonstances difficiles au conseil des Leur regard s'attachant d'ordinaire à ce qu'elles ont sous la main, elles vont au but par le chemin le plus court. Pour nous, au contraire, notre regard dépasse sans s'y arrêter les choses qui nous crèvent les yeux, et cherche bien au delà; nous avons besoin d'être ramenés à une manière de voir plus simple."

Mais tandis que l'homme s'efforce de dominer directement, soit par la force, soit par l'intelligence, la femme est toujours réduite à une domination indirecte. Elle n'exerce une influence immédiate que sur l'homme; il lui faut donc avant tout le conquérir: "L'homme dit: Je veux; la femme: Il veut". (Nietzsche, Zarathustra.)

Tout lui est un moyen de plaire, même l'Art. Mais dès lors ces facultés d'intuition, qui lui donnaient une supériorité dans la pratique, cessent tout à coup d'être utilisables. Elles perdent toute action, toute efficacité dès quelles sont indirectement asservies à l'instinct. Point de génie possible sans désintéressement.

C'est pourquoi ce sexe n'a jamais produit un seul esprit véritablement grand, ni une œuvre complète et originale dans les beaux-arts". Est-ce à dire qu'il faut aller jusqu'à répéter avec Rousseau: "Les femmes en général n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie". Schopenhauer, après avoir semblé l'admettre un instant, corrige bientôt ce qu'il y a d'injuste dans cette assertion. Incapables de génie, les femmes peuvent par contre faire preuve d'un réel talent. Elles sont aussi aptes que les hommes à acquérir certaines qualités techniques, parfois même ont une remarquable dextérité. C'est que le talent ne suppose nullement l'intuition géniale mais seulement la souplesse, et peut être dû aux efforts intéressés de l'intelligence. Voilà, dit Schopenhauer, qui est saisissant dans la peinture par exemple: les femmes s'y montrent aussi capables que nous de saisir le côté technique et pourtant ne peuvent se faire gloire d'un seul chef-d'œuvre.

S'il s'agit non plus de créer une œuvre d'art mais de l'interprêter, le sens de la vraie beauté leur fait aussi défaut. Elles sont toujours plus sensibles aux procédés ingénieux qu'à l'expression simple du sublime. "Voyez, dit Schopenhauer, le sans-façon avec lequel, durant un concert, elles continuent leur caquetage. Au dernier accord, des applaudissements conventionnels; point de muette et sincère admiration. L'émotion qui étreint le vrai connaisseur leur est étrangère." Schopenhauer loue les Grecs d'avoir interdit aux femmes l'entrée du théâtre. A tout le moins devrait-on leur imposer le silence et substituer à l'antique ntaceat mulier in ecclesia un taceat mulier in theatro". Est-il besoin de faire remarquer à quel point Wagner est resté fidèle à cette tendance lorsque, fondateur du théâtre de Bayreuth, il réclame que le spectacle ne soit plus désormais dans la salle, mais sur la scène?

Ainsi donc, la vie intérieure de la femme s'explique comme son développement organique. Elle est orientée dans le même sens, dominée par la même loi. Mais Schopenhauer ne s'en tient pas aux généralités précédentes sur l'intelligence et la raison. Il prétend pouvoir, à la lumière de son idée directrice, établir un certain ordre jusque dans le chaos obscur des sentiments féminins.

Il n'est pas une affection qui semble plus désintéressée que l'amour maternel. Nulle part pourtant le vouloir vivre égoïste de l'espèce n'affirme avec plus de force sa toutepuissance. Si la jeune fille est, aux yeux d'un observateur sagace, l'esclave docile et inconsciente d'un instinct obscur qui la pousse vers un but ignoré d'elle-même, la femme révèle à tous en devenant mère le sens de sa vie, de son destin. Souvent même le voile se déchire à ses yeux: Si elle reste encore, en partie, dupe de la nature, si elle ne parvient pas à saisir le vouloir dans son essence, du moins comprend-elle d'ordinaire qu'avoir une famille est après tout le but de sa vie". La phrase est banale sans doute; elle n'en est que plus probante. Elle atteste que par l'amour maternel la loi de la nature se manifeste aux yeux les moins clairvoyants. Elle marque qu'après une période de sourd travail le vouloir vivre en général a tout à coup fait irruption dans la conscience d'une femme. Si l'instinct maternel semble désintéressé, c'est qu'il traduit moins la volonté de l'individu que celle du génie de l'espèce. Mais dans tout cela point de sacrifice volontaire, ni de prévoyance divine. Un concours de forces, rien de Aussi bien, le courage dont fait preuve une jeune femme en acceptant de fonder une famille s'explique en grande partie par ce défaut de prévoyance que nous avons déjà noté. Elle est ainsi faite que , tout ce qui est présent, visible et immédiat exerce sur elle un empire contre lequel rien de futur ne saurait prévaloir".

C'est encore la faiblesse de sa raison qui nous explique comment se concilie en elle la pitié et l'injustice.

La femme est émue par le spectacle du malheur; sa sympathie pour ceux qui souffrent est plus spontanée, plus simple que la nôtre. La douleur humaine concrète et visible l'impressionne vivement. Devant une blessure, une agonie, un deuil, l'homme s'attriste, la femme pleure. Si les yeux de l'homme restent secs, ce n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, qu'il soit moins émotionnable, c'est que sa raison le porte ensemble généraliser et à réagir. Il tâche malgré lui d'oublier le malheureux qui est là pour songer à la souffrance humaine. Un effort d'abstraction vient réprimer l'émotion première, diminuer son intensité. Peut-on dire qu'il souffre moins? Il souffre autrement. En tous cas, le premier mouvement des femmes est plus pitoyable, plus généreux même. Mieux il saura les toucher et les attendrir, plus le malheur présent les trouvera compatissantes. Faut-il dès lors s'étonner de voir les pauvres leur tendre la main avec confiance, les blessés et les malades admirer leur patience, leur dévouement?

Mais qu'il s'agisse maintenant de discerner où est le bon droit dans une situation compliquée, dont on n'a sous les yeux nulle représentation dramatique et saisissante, et la femme se montrera fréquemment, en vertu des mêmes principes, indifférente, capricieuse, inhumaine.

Elle est, nous dit Schopenhauer, inférieure à l'homme en tout ce qui touche à l'équité, à la scrupuleuse probité. Ne s'imposant pas à sa faible raison, les maximes abstraites qu'implique l'idée de justice ne sauraient émouvoir son cœur, diriger sa conduite. C'est ainsi que, trop indulgentes au coupable habile qui sait par des artifices provoquer la pitié, les femmes seraient implacables au dégénéré qui la mérite. C'est que l'hérédité, l'éducation, les influences d'un milieu sont autant de considérations abstraites qui peuvent s'imposer à l'esprit du juge, non au leur.

C'est encore cette prédominance déjà notée des facultés intuitives sur la raison qui nous explique leur proverbiale légèreté.

Pour que notre conduite soit sûre et ferme, il faut en effet qu'elle soit guidée par des maximes abstraites, par des concepts. Vouloir en toute circonstance agir conformément à la raison, c'est sans doute risquer de paraître parfois quelque peu guindé et pédant. Mais l'écueil qui fait sombrer tant de femmes est encore plus redoutable. Vous admirez leur tact délicat, leur souplesse; songez au revers, songez à cette légèreté, à cette inconstance, à cette folle prodigalité, à ces caprices inexplicables qui ont tué tant d'hommes de cœur, qui ruinent tant de vies humaines.

Mais dira-t-on, si la femme est légère, irréfléchie, sa spontanéité prouve du moins sa franchise. Or tout autre est la pensée de Schopenhauer. La femme est, selon lui, encore plus hypocrite qu'elle n'est légère. Puisque seule l'œuvre de séduction importe, tout ce qui la contrarie doit disparaître ou se déformer. La spontanéité devient-elle dangereuse, l'hypocrisie est là pour la corriger; la dissimulation saura pallier cet intense besoin de plaire qu'un élan du cœur pourrait trahir. "La nature", dit Schopenhauer, "n'a donné à la femme pour se défendre que la dissimulation". Si le lion a ses dents et ses griffes, si la seiche a son encre qui lui sert à brouiller l'eau autour d'elle, la femme, elle, sait mentir. Chez la plus fine comme chez la plus sotte, la dissimulation est innée. Elle est aussi portée à en user en toute occasion qu'un animal attaqué à se défendre aussitôt avec ses armes naturelles.

Cette dissimulation se retrouve dans leur orgueil. Plus l'homme est vaniteux et plus d'ordinaire il aime à dire hautement son opinion, ses goûts, ses volontés, ses désirs. Plus la femme est orgueilleuse, moins elle consent à faire connaître sa pensée intime. Éprise, elle affiche souvent la froideur; amoureuse, elle simule l'indifférence. Presque jamais une femme du monde ne se résout à faire les premiers pas; elle sollicite une déclaration, provoque un aveu, mais ne consentirait pas à parler la première. C'est qu'un refus, si déguisé soit-il, est, pour la vanité d'une femme, une "blessure mortelle". Elle ne connaît alors ici ni résignation, ni pardon. Il lui

faut une vengeance qui souvent même n'éteint pas son ressentiment. Admirable interprète du caractère féminin, Racine a donné à cette idée une expression aussi hardie que tragique. Qu'on songe à l'horrible résolution qu'inspire à Roxane son dépit:

Ma rivale est ici: Suis-moi sans différer;
Dans la main des muets viens la voir expirer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi: le temps fera le reste.

(Bajazet, V, 4.)

Mithridate, le souverain rusé et perfide, jaloux et cruel, qui souffre de ne pas voir son amour partagé, ne se ravale pourtant point à de pareils sentiments. Devant la mort, il ne songe qu'à affermir l'œuvre de sa vie. Il aime encore sans doute, mais sa passion ennoblie, épurée, lui inspire de sublimes paroles:

Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne, Vous seule me restez: souffrez que je vous donne, Madame; et tous ces vœux que j'exigeais de vous, Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous. (Mithridate, acte V, 5.)

En amour l'échec est pour l'homme plutôt un chagrin qu'une humiliation. Un retour sur ce qu'il sent en lui-même de bon, de généreux, de supérieur à la femme et à son mépris le rend au bonheur et à la confiance. Souffleté par un adversaire, il n'aurait de cesse qu'il n'ait obtenu réparation. Les mépris d'une femme lui paraissent laisser intact son honneur. Plus même le refus sera brutal et plus il sera porté à en rire. Mais, pour la femme, l'échec ne va pas sans honte. Elle voit une insulte dans la froideur de celui qu'elle aime. C'est que plaire est pour l'homme un plaisir, pour la femme le but même de la vie.

Telle est donc selon Schopenhauer l'origine de cette troublante timidité qui lui permet de provoquer une déclaration sans la faire.

Que si, en dépit de ses efforts, de son égoïsme et de son orgueil, sa passion vient à éclater au grand jour, c'est que tous les ressorts de son être seront brisés, qu'elle sera à bout de force. Après la chute elle n'aura pas l'énergie de se relever. La passion se déchaîne alors avec la violence implacable des forces naturelles que rien n'a réussi à dompter.

Les hommes beaux, jeunes, bien faits, sont d'ordinaire ceux qui provoquent la passion des femmes. Soutenir le contraire, c'est succomber à l'attrait du paradoxe. Il est juste par contre de remarquer que l'esprit et surtout le renom, la gloire rendent la femme indulgente à la laideur et peuvent lui faire un instant oublier certaines imperfections physiques qu'aussi bien, en dépit d'elle-même, elle ne pardonne peutêtre jamais. Tandis que le talent les éblouit, le génie leur est presque toujours de prime abord antipathique. Par ce qu'elle a de désintéressé, de hardi, d'insolite, parfois de bizarre, l'œuyre géniale est plutôt faite pour les inquiéter que pour leur plaire. Le novateur est pour elles un révolté, chez qui elles sentent confusément quelque chose d'hostile à leur idéal. d'agressif. Si le grand artiste est presque toujours, une fois célèbre, adulé par les femmes, c'est qu'il est devenu une force dans la société. C'est aussi qu'elles savent quelle indestructible parure peut être une poésie ou un tableau. n'est plus doux pour elles que l'idée de plaire au delà de la Elles sentent le poids des paroles que Corneille adressait sans ménagement à la marquise:

> Près de la race nouvelle Où j'aurai quelque crédit Vous ne passerez pour belle, Qu'autant que je l'aurai dit.

Croyez-moi, belle marquise, Quoiqu'un grison fasse effroi, Il faut bien qu'on le courtise Quand il est fait comme moi.

Si elles redoutent le génie, et cherchent à l'utiliser, elles ne l'aiment pas. Dangereux insurgé que celui dont l'œuvre risque de bouleverser les idées admises et de montrer aux hommes un idéal nouveau. La femme se fait ici, comme toujours, complice de la nature. Elle inflige au génie un long martyre en décevant ses espérances, en lui refusant l'amour infini et pur, l'amour rêvé. Si elle est assez cruelle pour chercher à séduire un esprit qu'elle est impuissante à satisfaire, c'est que pour la nature comme pour elle l'homme génial est au fond un terrible ennemi.

Comment les femmes se conduisent-elles les unes envers les autres? Répondre à cette question, c'est étudier tour à tour leurs rivalités et leur esprit de corps, et comment, en se faisant concurrence, elles ne laissent pas de collaborer à une même œuvre. Ces sentiments contraires ne sauraient d'ailleurs étonner le philosophe pessimiste: il sait que le vouloir-vivre s'oppose à lui-même sans trêve ni fin.

Il suffit, dit Schopenhauer, que deux femmes se rencontrent pour qu'elles échangent déjà des regards de Guelfes et de Gibelins. Leur rivalité n'est au fond qu'un aspect de la lutte pour la vie. Brutal et violent par ailleurs, le combat pour l'existence est ici tout de finesse, de mensonge, de diplomatie. Il n'en est pas pour cela moins cruel. Si deux hommes, rivaux en amour, peuvent se haïr, combien cette haine est-elle plus inexorable chez les femmes! C'est que le bonheur d'un homme dépend de mille considérations, et que, pour les femmes, une seule décide de tout: l'homme a qui elles ont su plaire.

Cette fragilité de leur puissance nous explique leur dureté, leur arrogance. Remarquez, dit Schopenhauer, que l'homme parle en général avec quelques égards et une certaine humanité à ses subordonnés même les plus infimes, mais il est insupportable de voir avec quelle hauteur une femme du monde s'adresse à une femme de classe inférieure". Cela tient à ce qu'entre femmes les différences de rang sont infiniment plus précaires, et "que ces différences peuvent être modifiées ou supprimées aisément"........... Souveraines d'un jour, elles sont portées à abuser de leur pouvoir.

Cette concurrence jalouse, ces sentiments hostiles n'empêchent pas les femmes de s'allier contre l'ennemi commun qu'on ne veut charmer que pour le vaincre : l'homme. C'est l'idée qui se dégage de la Lysistrata d'Aristophane. C'est aussi un peu ce qu'exprime Wagner avec une fraicheur charmante dans le prologue de la Tétralogie. Qu'on se rappelle la complicité spontanée des trois sœurs pour exciter, sans la satisfaire, la passion du nain Alberich et s'amuser à ses dépens; qu'on évoque les notes rieuses de Woglinde, ou encore le cri de Floßhilde rassurant d'un mot ses compagnes: "Je ris de ma peur maintenant, l'ennemi est amoureux".

Nun lach' ich der Furcht, Der Feind ist verliebt. (Rheingold I, 1.)

Et de fait, le désir livre sans défense à leur raillerie ce nain qui, du moment où il a maudit l'amour, devient le maître du monde.

Schopenhauer reconnaît donc avec Chamfort , que les femmes font cause commune, qu'elles sont liées par une espèce de confédération tacite". C'est ainsi que leur idée de l'honneur répond aux exigences d'un véritable esprit de corps. Puisque l'homme est l'ennemi commun qu'il s'agit de vaincre, la première maxime de l'honneur féminin sera qu'il faut lui refuser impitoyablement tout commerce illégitime afin de le contraindre au mariage comme à une sorte de capitulation. Une jeune fille qui a failli s'est rendue coupable de trahison envers tout son sexe, car si cette action se généralisait, l'intérêt commun serait compromis; on la chasse de la communauté, on la couvre de honte; elle se trouve ainsi avoir perdu Toute femme doit la fuir comme pestiférée. son honneur. Un même sort attend la femme adultère parce qu'elle a manqué à l'un des termes de la capitulation consentie par le mari. Son exemple serait de nature à détourner les hommes de signer un pareil traité, et le salut de toutes les femmes en dépend". Les maximes de l'honneur féminin ne sont donc pas autre chose qu'une expression sociale des volontés de l'espèce.

Nous savons maintenant l'opinion que les femmes ont des hommes, nous savons que malgré leur rivalité elles collaborent à une même œuvre. Mais dans quelle mesure le succès couronne-t-il leurs efforts?

Le mariage, nous l'avons vu, est un piège que la nature nous tend. L'exception ne doit pas ici masquer la règle: si quelques hommes se marient par calcul, la plupart le font par amour. Ils se résolvent dans un moment de généreuse ivresse à ce contrat désavantageux qui doit gêner leur vie tout entière. L'illusion du fiancé est si forte qu'elle triomphe de ses hésitations, parfois même de la certitude d'une déception prochaine. Celle-ci est inévitable. Schiller l'avait déjà dit:

"L'illusion est courte; les regrets sont éternels. Quand les cloches qui retentissent appellent les invités à la fête brillante, la couronne virginale se joue avec grâce dans la chevelure de la fiancée; mais, hélas! avec la plus belle solennité de la vie finit aussi le printemps de la vie. Avec le voile, avec la ceinture tombent les illusions. Le passé s'enfuit; il faut que l'amour reste. La fleur se fane; il faut que le fruit mûrisse." Ainsi la fleur se fane dès qu'elle a cessé d'être utile. Pourquoi? Parce que le fruit seul intéresse la nature. Que lui importent nos espoirs déçus, nos rêves démentis, notre bonheur brisé, sa volonté une fois satisfaite?

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe, Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois Notre sang dans son onde, et nos morts sous son herbe Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.

(Vigny, Poésies, p. 196.)

Voilà toute l'angoissante poésie qui vit sous les formules abstraites de Schopenhauer.

S'il y a quelque chose de tragique à voir l'amour faire des dupes et le mariage perpétuer la souffrance humaine, la galanterie nous montre le triomphe de la femme sous son aspect ridicule. Nous avons parlé du drame, voici la comédie.

On ne saurait trop railler, selon Schopenhauer, notre galanterie à l'ancienne mode française et notre "stupide

vénération de la femme". "C'est là l'épanouissement le plus complet de la sottise germano-chrétienne". Faut-il, après ces ridicules singeries, s'étonner de l'arrogance des femmes, de leur coutumière impertinence. "Elles font penser, pour tout dire, aux singes sacrés de Benarès qui ont si bien conscience de leur dignité sacro-sainte, et de leur inviolabilité, qu'ils se croient tout permis".

Si Schopenhauer juge sévèrement les femmes (Weiber), il ne garde plus de mesure lorsqu'il vient à parler de la dame (Frau, "Dame"). La femme, nous dit-il, le sexus sequior des anciens, n'est nullement faite pour inspirer la vénération et recevoir des hommages. Les conséquences de cette fausse position ne sont que trop évidentes. Il serait à souhaiter qu'en Europe on remît à sa place naturelle ce numéro deux de l'espèce humaine et que l'on supprimât la dame, objet des railleries de l'Asie entière, dont Rome et la Grèce se seraient également moquées. Cette réforme serait, au point de vue politique et social, un véritable bienfait. Le principe de la loi salique est si évident, si indiscutable, qu'il semble inutile de le formuler. Ce qu'on appelle à proprement parler la "dame" européenne, est une sorte d'être qui ne devrait pas exister. Il ne devrait y avoir au monde que des femmes d'intérieur, appliquées au ménage et des jeunes filles aspirant à le devenir, et que l'on formerait non à l'arrogance, mais au travail et à la soumission. C'est précisément parce qu'il y a des dames en Europe que les femmes de la classe inférieure, c'est-à-dire la grande majorité, sont infiniment plus à plaindre qu'en Orient.

Ailleurs il dit tout le mépris que lui inspire cet âge tant vanté de la chevalerie. Tout lui répugne dans la chevalerie: sa brutale fatuité, ses sottes superstitions. Son culte de la femme n'est qu'une prétentieuse singerie. Rien de plus pédantesque que cet art puéril et compliqué, absurde avant tout. Les chants des troubadours sont aussi vides que déclamatoires. Ils caractérisent bien cette époque où la femme

était l'idole qu'on devait admirer suivant des rites. Culte dégradant, ridicule liturgie que l'antiquité n'a point connus et dont nous gardons le souvenir.

Schopenhauer nous a décrit le caractère de la femme et les lois qui le régissent; il nous a dit comment elle jugeait les hommes, et comment elle les dominait. Il n'est pourtant pas au bout de sa tâche. Lorsqu'Ulysse est sur le point de reprendre la mer, l'enchanteresse Circé lui adresse ces paroles: Tu rencontreras d'abord les sirènes, elles charment tous les hommes qui s'approchent d'elles, malheur à qui, par ignorance: les écoute:

Σειρηνας μέν πρώτον ἀφίξεαι, αι δά τε πάντας 'Ανθρώπους θέλγουσιν, δτις σφέας εισαφίνηται.

Comment pourra-t-il donc échapper au naufrage? . . . Il y a un peu de cette inquiétude dans les sentiments que nous inspire Schopenhauer. Il nous a parlé des écueils; saura-t-il nous montrer le port?

Les réformes sociales, la morale, l'art, voilà les trois remèdes dont l'homme dispose pour abolir en lui le conflit douloureux des passions.

Lorsqu'il contemple les laideurs, les duperies et les souffrances dont nous avons parlé plus haut, le penseur voit enfin que l'idéal, que le but de toute civilisation, de tout art, de toute éthique, doit être de paralyser ces forces aveugles et nocives, d'annihiler le vouloir vivre en l'opposant à luimême, d'asservir la Nature en la soumettant à l'esprit. Aussitôt que ce sentiment s'éveille dans notre cœur nous pouvons dire que nous sommes nés à une vie nouvelle, que nos yeux se sont ouverts, que nous avons commencé l'œuvre de rédemption. Il y a là une transformation de tout notre être comparable à celle que la grâce opère en l'âme du chrétien. C'est comme si l'esprit saint était descendu en nous. Ce qu'il nous révèle tout d'abord, c'est qu'en dépit des apparences nos lois et nos mœurs ne sont nullement orientées dans les sens du salut. D'une façon générale elles entretiennent et nourrissent

les passions qu'elles devraient détruire, en particulier: les prohibitions de toute sorte qui réglementent l'amour dans la société actuelle, ressemblent à des digues qui, resserrant la route d'un fleuve, assureraient par là même la continuité de son cours. La monogamie notamment est monstrueuse. En redoublant les efforts de la femme pour arriver au but, en cinglant ses ambitions, en décernant un prix officiel de séduction aux plus habiles, elle consacre la victoire de l'instinct sur l'intelligence et l'équité. Cette société monogame, qui affecte la chasteté, la pruderie même, est d'ailleurs la plus débauchée qui se puisse voir. Car la prostitution avec ses tristesses et ses hontes est l'inavouable, mais nécessaire conséquence de cette législation prétendue civilisée.

"Les lois qui régissent le mariage en Europe supposent la femme égale à l'homme, et ont ainsi un point de départ faux. Dans notre hémisphère monogame, se marier, c'est perdre la moitié de ses droits et doubler ses devoirs. En tous cas, puisque les lois ont accordé aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, elles auraient bien dû aussi leur conférer une raison virile. Plus les lois confèrent aux femmes des droits et des honneurs supérieurs à leur mérite, plus elles restreignent le nombre de celles qui ont réellement part à ces faveurs. L'avantage que la monogamie et les lois qui en résultent accordent à la femme, en la proclamant l'égale de l'homme, — ce qu'elle n'est à aucun point de vue, — produit cette conséquence que les hommes sensés et prudents hésitent souvent à se laisser entraîner à un si grand sacrifice, à un pacte inégal.

"Chez les peuples polygames chaque femme trouve quelqu'un qui se charge d'elle, chez nous, au contraire, le nombre des femmes mariées est bien restreint et il y a un nombre infini de femmes qui restent sans protection, vieilles filles végétant tristement, dans les classes élevées de la société, pauvres créatures soumises à de rudes et pénibles travaux, dans les rangs inférieurs. Ou bien encore elles deviennent

de misérables prostituées, traînant une vie honteuse et amenées par la force des choses à former une sorte de classe publique et reconnue, dont le but spécial est de préserver des dangers de la séduction les heureuses femmes qui ont trouvé des maris ou qui en peuvent espérer. Dans la seule ville de Londres, il y a 80 000 filles publiques: vraies victimes de la monogamie, cruellement immolées sur l'autel du mariage. Toutes ces malheureuses sont la compensation inévitable de la dame européenne avec son arrogance et ses prétentions. Aussi la polygamie est-elle un véritable bienfait pour les femmes considérées dans leur ensemble (V. 686).

Le mariage contemporain devrait avoir pour symbole une médaille à deux faces, dont l'une nous montrerait la dame moderne, "ce monstre de la civilisation européenne", victorieuse et méprisante; l'autre, la malheureuse, la triste fille de joie (das freudenlose Freudenmädchen). A nos coutumes, Schopenhauer préfère de beaucoup les mœurs des Orientaux. Ceux-ci ont au moins le mérite d'être francs et de se défier des mensonges. Il est inutile de discuter sur la polygamie, puisqu'en fait elle existe partout et qu'il ne s'agit que de l'organiser. Où trouve-t-on de véritables monogames? Tous, pendant un temps, et la plupart presque toujours nous vivons dans la polygamie. "Si tout homme doit avoir plusieurs femmes pour être heureux il est tout à fait juste qu'il soit libre, et même qu'il soit obligé de se charger de plusieurs femmes"; celles-ci seront, par là même, ramenées à leur vrai rôle, qui est celui d'un être subordonné, et l'on verra disparaître de ce monde la dame, ce "monstrum" de la bêtise germano-chrétienne, avec ses ridicules prétentions au respect et à l'honneur; plus de dames, mais aussi plus de ces malheureuses femmes qui remplissent maintenant l'Europe. D'ailleurs, selon Schopenhauer, qui cite Thomasius, chez tous les peuples civilisés, on voit que jusqu'à la Réforme, le concubinat a été une institution admise, jusqu'à un certain point légalement reconnue et nullement déshonorante. "C'est la

religion luthérienne qui l'a fait descendre de son rang, parce qu'elle y trouvait une justification du mariage des prêtres, et l'église catholique n'a pu rester en arrière."

Si Schopenhauer préfère la polygamie orientale à la prétendue monogamie des Occidentaux, c'est qu'il aime mieux voir la nature s'exprimer avec brutalité que mentir. Il faut être franc d'abord: le salut est à ce prix. C'est ainsi que les médecins augurent d'ordinaire plus favorablement des symptômes précis d'une crise grave que des apparences bénignes d'une maladie traîtresse et déroutante. Ne cherchons pas à dissimuler nos instincts, à pallier nos passions, à embellir notre égoïsme. Ayons le courage de reconnaître l'injustice, la cruauté de nos mœurs. Écoutons cette voie intérieure qui nous crie: sapere aude. S'il s'agit des femmes, ne détournons pas les yeux de celles qui souffrent, ne méprisons pas les victimes. Sincères, nous connaîtrons bientôt la pitié; compatissants, nous sommes mûrs pour la doctrine du renoncement.

Car il faut que l'homme en arrive au point de considérer comme siennes les souffrances infinies de tout ce qui vit, et s'approprie la douleur du monde; il faut qu'aucune détresse ne lui soit étrangère. C'est alors "qu'insensible aux alternatives de biens et de maux qui se succèdent dans sa destinée, affranchi de tout égoïsme, il soulève les voiles de l'illusion individuelle; tout ce qui vit, tout ce qui souffre est également près de son cœur. Il conçoit l'ensemble des choses, leur essence, leur éternel écoulement, les vains efforts, les luttes intérieures et les souffrances sans fin; il voit, de quelque côté qu'il tourne ses regards, l'homme qui souffre, l'animal qui souffre, et un monde qui s'évanouit éternellement. Il s'unit désormais aux douleurs de l'univers aussi étroitement? que l'égoïste à sa propre personne. Comment pourrait-il, avec une telle connaissance de l'être, affirmer par des désirs incessants sa volonté de vivre, se rattacher toujours de plus en plus à la vie, et l'étreindre toujours plus étroitement.

L'homme, séduit par l'illusion de la vie individuelle, esclave de l'égoïsme, ne voit des choses que ce qui le touche personnellement, et il y puise des motifs sans cesse renouvelés de désirer et de vouloir; au contraire, celui qui pénètre l'essence des choses en soi, qui domine l'ensemble, en vient au repos de tout désir et de tout vouloir. Désormais la volonté se détourne de la vie; elle repousse avec effroi les jouissances qui la perpétuent. L'homme arrive alors à l'état du renoncement volontaire, de la résignation, de la tranquillité vraie.

De même que la femme séductrice n'est qu'une des multiples expressions du vouloir-vivre, de même la chasteté sera pour ainsi dire un cas particulier de renoncement.

Mais, dira-t-on, n'est-il pas étrangement contradictoire de défendre tour à tour la polygamie et l'ascétisme, de prêcher la résignation après avoir rejeté comme mauvaises les contraintes que la société nous impose? La difficulté s'évanouira si l'on considère qu'à ces deux doctrines répondent deux moments distincts de l'évolution d'une seule et même tendance. Il faut que nos sens s'affranchissent avant de se soumettre à l'esprit. La loi mensongère fait le jeu de l'égoïsme, tout en prétendant le combattre. La moralité vulgaire n'est pas hostile aux instincts mauvais; elle les protège en les réglementant. "Elle ne les conduit pas," dira Nietzsche, "elle leur obéit". (Nachlaß, XIII.) Puisé à cette source le renoncement serait incomplet, vicié, éphémère. Pour tuer en soi la sensualité, il faut d'abord s'être élevé au-dessus du mensonge social. Nietzsche reste fidèle à la pensée du maître lorsqu'il rappelle en termes admirables dans Zarathustra (p. 78) que seule la chasteté du cœur importe, que la libération de l'esprit est le but véritable.

Il reste qu'on ne saurait passer sans transition de la révolte au renoncement. Il ne suffit pas de vouloir la vie autre qu'elle n'est, pour la "nier". C'est, selon Schopenhauer, à l'artiste de génie qu'est dévolu le rôle d'aider le révolté à devenir ascète, c'est lui qui nous guidera dans la voie du salut en nous faisant pressentir l'idéal. Mais de quels artistes Schopenhauer entend-il parler? Est-ce de ceux que nous connaissons, ou de ceux qu'il rêve dans l'avenir? Prétend-il interpréter des faits ou exprimer des vœux? A la vérité, il a fait l'un et l'autre. Son interprétation de l'art passé cherche à orienter l'art futur.

Chez Goethe, c'est l'éternel féminin qui attire Faust vers les hauteurs. Marguerite l'élève à elle. Chez Wagner, les rôles sont intervertis. C'est Siegfried mort qui dessille lex yeux de la bien-aimée, qui de son doigt levé refuse l'anneau à Hagen et donne l'ordre de le rendre au Rhin. Si Wagner a incarné l'attrait de l'idéal dans un héros, Goethe dans une héroïne, il n'y a pas là, selon moi, une divergence fortuite du choix des symboles. Entre eux s'interpose un penseur: Schopenhauer.

